

—Et comment l'expliquez-vous ?

Que sais-je ? un homme de la milice qui aura conservé son arme chargée ; peut-être un braconnier.

—Non, me répondit ma tante, ce n'est ni l'un ni l'autre ; au moins, ce n'est ni un coup parti par hasard ni un coup tiré sur un chevreuil.

—Et qu'est-ce donc, au nom de Dieu ? m'écriai-je.

—C'est un assassinat.

Quoique rien ne justifiait cette crainte, qui me parut romanesque, mais qui me fit pâlir malgré moi, je sonnai pour appeler William. Il entra sur-le-champ, comme s'il eût été aux aguets, soit que j'eusse tiré la sonnette avec quelque violence, soit que lui-même, ayant entendu le bruit insolite qui nous avait frappés, accourût pour savoir si je n'avais point d'ordre à lui donner.

William est un hardi chasseur, craignant peu les braconniers et toujours prêt à voler où son maître lui commande d'aller.

—William, lui dis-je, avez-vous entendu quelque chose ?

—Oui, Votre Honneur ; j'ai entendu une petite détonation du côté de l'endroit où le chemin de fer entre dans la forêt.

—Encore le chemin de fer, dit lady Y...

—Oh ! Milady, ce n'est pas la machine qui a éclaté, bien sûr, quoique cela arrive quelquefois, dit-on ; car ça doit faire plus de bruit. D'ailleurs, ce n'est pas encore l'heure de son arrivée. On dirait d'un tout petit fusil d'enfant, s'il y avait de ces fusils-là dans le pays, comme j'en ai vu à Birmingham.

Et pourquoi ne serait-ce pas un pistolet, William ?

—Ah ! oui, mais à quoi bon ? est-ce que les braconniers chassent avec des pistolets ?

—Eh bien, William, il s'agit peut-être d'autre chose que de braconnage. Prenez sur-le-champ un fusil à deux coups, et allez avec Trimm du côté du chemin, pour voir si vous découvrirez la cause de ce bruit. Revenez cependant promptement, vous savez que je pars dans une heure.

Quelques minutes, qui me parurent longues comme un siècle, s'étaient à peine écoulées, que nous entendîmes un bruit confus de voix qui s'approchaient. Bientôt on frappa vivement à la porte du château ; ma tante poussa un cri, et je m'élançai, saisi de terreur, dans la cour, quand je m'aperçus, à la lueur d'un flambeau, que trois gardes forestiers, à la tête desquels marchaient William et Trimm, apportaient dans leurs bras le corps sanglant d'une femme. Elle avait la tête fracassée, au point qu'il eût été difficile de reconnaître ses traits. Elle paraissait jeune, d'une taille élégante, et ses vêtements, en annonçant qu'elle était étrangère, témoignaient aussi d'une certaine opulence.

Plus de doute ; les pressentimens de ma bonne tante s'étaient vérifiés ; un meurtre avait été commis, mais le meurtrier avait échappé. Les gardes accourus au bruit avaient donné tous leurs soins à la malheureuse victime, soins bien inutiles, car elle n'avait pas dû survivre un instant.

Je me trouvai alors partagé entre deux nécessités : celle de partir pour obéir aux ordres de mon colonel, celle de rester pour diriger des explorations afin d'empêcher, s'il était possible, l'assassin de se sauver.

Une circonstance avait frappé tout le monde, c'est que la pauvre femme n'avait pu faire un long trajet à pied, à travers la neige et le brouillard : ni son costume ni sa constitution ne

se prêtaient à une pareille supposition. Il y avait donc à croire qu'elle était arrivée dans une voiture par l'ancienne route, à peu de distance de l'endroit où le crime avait été commis ; que là son assassin l'avait forcée de mettre pied à terre. Mais cet assassin voyageait-il avec elle ? n'était-ce qu'un bandit vagabond, qui avait saisi l'occasion d'une rencontre dans un lieu désert ? avait-il quelques complices ? le postillon était-il du complot ? Telles sont toutes les questions que chacun se renvoyait. Lady Y..., dont l'orgueil féodal n'avait pas été moins blessé que sa sensibilité, en apprenant que son domaine, presque à la vue du château élevé pour le protéger et pour veiller à la sûreté de tous ceux qui mettent le pied sur cette terre d'hospitalité, venait d'être souillé par un crime atroce, circonstance inouïe dans les annales d'Y..., depuis la fin des guerres civiles. Lady Y... vint ajouter à ces questions une nouvelle conjecture.

—Le dernier convoi du chemin de fer, dit-elle, a pu vomir le monstre et sa victime à l'entrée du bois, et il reprendra le premier à son tour. Rien n'est plus facile que de dérouter ainsi la justice par une courte absence que personne ne remarque, et qui suffit pour vous transporter à de longues distances. Les chemins de fer sont la route des voleurs et des assassins. Ils leur prêtent les ailes des démons.

—Eh bien, dis-je, s'ils leur permettent de fuir avec rapidité, ils procurent la même rapidité à la justice qui poursuit le coupable. Mais vous avez eu, ma bonne tante, de trop justes pressentimens aujourd'hui, pour que je ne considère pas en quelque sorte comme un avis du ciel celui que vous venez d'émettre. Je vais partir, car l'heure va sonner, et je vous promets de prendre si bien mes précautions, que personne ne montera en route que je ne le sache, et que personne ne descendra à l'arrivée sans être surveillé. Que tous vos gens au reste, car il ne faut rien négliger, retournent, armés et sous la conduite de William que je vous laisse à cette intention, battre la forêt de tous côtés. Je serai de retour demain au milieu de la journée, accompagné de manière à satisfaire à tous les besoins que leurs découvertes ou les miennes pourront amener.

—Allez donc, me dit ma tante, et que Dieu vous protège et vous conduise dans ce que vous allez entreprendre.

Avant de partir, je voulus savoir si l'on ne trouverait pas, dans les vêtements de la jeune femme, quelque indice utile dont je pusse me servir pour arriver à obtenir quelques lumières à mon arrivée à... William me remit un mouchoir garni de dentelle, sur lequel étaient brodés, en toutes lettres et en couleur rose, les noms Marie-Cécile, puis un morceau de papier portant, d'un côté, ces mots, imprimés en caractères gothiques : *At the Gold*. Le reste était déchiré ; mais je reconnus facilement que c'était l'adresse de l'un des principaux hôtels garnis de... Sur le revers était écrit au crayon : *Gustave W., 1 h., s. f.* ; ce que je traduisis : *À une heure, sans faute*. C'était l'heure où le dernier convoi du chemin de fer avait dû partir de... Le papier était fortement froissé. Je commençai à me persuader que ma tante avait rencontré la vérité dans ses conjectures, et je me disposai, en conséquence, à redoubler de prudence et d'attention, afin que rien ne pût m'échapper.

J'arrivai au chemin de fer en même temps que le convoi, et